

**Benjamine Weill : *A qui profite le \$ale ? Sexisme, racisme et capitalisme dans le rap français*. Paris : Payot, 2023.  
ISBN 9782228932950. 318 pages.**

Tout de même publié dans la prestigieuse et ancestrale maison d'édition suisse Payot dans la collection des « Essais », cet ouvrage à la couverture aguichante (en couleur, rouge, blanc et noir) qui présente des lèvres sexualisées, apparemment des lèvres féminines maquillées et se mordillant, pourrait chercher à capter l'attention de bien mauvais lecteurs. C'est tout le contraire dont il s'agit, vous pouvez avoir confiance dans le féminisme lucide et bienveillant de l'autrice : effectivement en posant la question « à qui profite le sale », l'intention est belle et bien celle de critiquer *aussi* les aspects *hardcore*, les orientations vulgaires, les propos outranciers d'un genre chansonnier qui a fréquemment défrayé la chronique. Nous disons *aussi* parce que la thèse qui sous-tend l'ouvrage et que laisse entrevoir le symbole du dollar auquel l'S de l'adjectif substantivé « *\$ale* » fait de l'œil,<sup>1</sup> est celle d'un rap désormais gouverné par des exigences capitalistes qui le dénaturent et le laissent dériver vers ses penchants les moins artistiques et les moins moraux. Il s'agit très honnêtement et prouvé à l'appui, pour Benjamine Weill de dénoncer les intérêts du capitalisme à promouvoir un rap quasi exclusivement sexualisé à travers des idoles stéréotypées.

On pouvait craindre soit un ouvrage qui sous le prétexte d'effectuer cette condamnation des dérives du rap français propose des exemples qui auraient incité un lectorat voyeur à satisfaire ses goûts pervers et finalement dominateurs, soit un ouvrage bien-pensant, qui recense sans les expliquer, sans les commenter tous les propos grivois aussi bien dans les textes que dans les discours d'escorte des jeunes artistes pour établir de manière caricaturale un procès sans appel et sans nuance du genre dans son entier. Or je n'ai même pas à dire que ces écueils sont évités ; c'est en fait qu'ils ne sont pas le moins du monde à envisager tant l'ouvrage maintient par sa construction même, son érudition, son amplitude chronologique, sa sagesse rationnelle, un point de vue équilibré et dialectique sur cette problématique. Philosophe de formation, Benjamine Weill orchestre en trois mouvements la réflexion sur cette question.<sup>2</sup> Premier mouvement : si l'origine du rap, via la culture hip-hop, adopte parfois et même à ses débuts des points de vue masculinistes, c'est qu'il cherche à faire accéder la culture hip-hop à un droit de cité qui ne peut passer que par la subversion, les performances tonitruantes et des codes agonistiques qui l'obligent parfois par provocation ou par désir de faire bouger les lignes à certaines outrances.<sup>3</sup> Pour autant progressivement, ce rap contre culturel, se fait une belle réputation et, fasciné par son propre succès, il cède aux recettes qui lui permettent d'en engranger toujours davantage : « Le rap se détache progressivement du

hip-hop dans sa version grand public, il devient essentiellement divertissant, sans prise de tête : un rap plus libéral que contestataire, plus marketing que subversif. » (35)

Rien de grave donc, selon l'autrice qui chérit cette époque au mitan des années 1990, si un deuxième mouvement titré « épouvantails », au pluriel, ne venait établir l'existence d'une gangrène capitaliste qui a créé autour du rap le *game* difficile à éradiquer et dont on peut vivement déplorer les conséquences<sup>4</sup> : culture du viol, fétichisation du corps féminin, racisme latent, entre-soi, consumérisme, caricature. Heureusement ! le mouvement dialectique de l'ouvrage propose avec un peu de bien-pensance, peut-être juste un peu d'idéalisme assez revigorant, mais une pléthore d'exemples bienvenus, une troisième ligne de force que l'auteur appelle « bientraitance » et qui cherche et montre que d'autres approches moins virilistes, plus conviviales que communautaires, moins mercantiles, existent : une sorte de voie/voix intransigeante. Avec pas grand-chose de toilettage, un petit coup de balai antilibéral (et c'est là qu'on suit aveuglément l'autrice, quitte à prendre ses désirs pour des réalités plutôt que pour des vœux pieux<sup>5</sup>), le mouvement culturel du hip-hop, résolument inclusif et citoyen, pourrait remettre la bride sur les égarements du rap.<sup>6</sup>

En plus de son parti-pris et de sa structure argumentative, l'avantage considérable de l'ouvrage est de nous diriger partie par partie vers une *playlist* très bien choisie, que Benjamine Weill intitule modestement « Un peu de son » et dont elle semble ne pas même soupçonner les découvertes que l'on va y faire (fausse modestie ? chleuasme ?) ; cette *playlist* a l'incomparable mérite de se fabriquer à partir des chansons/morceaux/tubes qui représentent en leurs temps les faits énoncés par l'autrice mais aussi avec des titres moins connus ou plus récents qui les évoquent de manière métadiscursive. Non seulement cette *playlist* est donc illustrative (voire démonstrative puisqu'elle prouve de manière indéniable ce qui a été évoqué), mais elle est aussi récréative et informative tant on y fait de découvertes. Car – et c'est l'un des propos les plus sains de l'autrice – Benjamine Weill affirme que la dérive du rap relève de deux manières d'un racisme latent : d'abord parce que la France n'a pas laissé les rappeurs majoritairement noirs ou d'origine nord-africaine tirer les bénéfices de leur création et du mouvement qu'ils initiaient et auquel leur personnalité assurait le succès, et ensuite parce que ces producteurs avides et blancs ont incité les artistes principalement noirs à produire de plus en plus d'*egotrip* et de clichés violents, sexistes et hors-la-loi, qui ont alimenté le racisme ambiant :

Faute d'interroger cette sexualisation, le rappeur qui surjoue sa virilité renforce le cliché de l'homme noir ne pensant qu'au sexe, forcément agressif, incapable de se contenir. Triste constat. Cette revendication d'une sexualité débridée et dominante n'est pas sans soutenir les délires identitaires qui voient des hordes d'hommes, visages fermés, voire masqués, envahir la France pour « égorger vos fils et vos compagnes ». Confortés dans leur sentiment de supériorité, les hommes blancs donnent à voir leur civilité pour signifier combien ce sont les non-blancs le problème (les rappeurs). (87)

Dans ces rubriques qui nous incitent à écouter du rap, on sera donc surpris de ne pas retrouver les grands noms blancs du rap français comme Orelsan, Nekfeu, Lomepal ; et même si c'est un peu déroutant, on comprend la logique de promotion d'un rap de revendication, en matière de couleur de peau.

Enfin la dernière qualité de cet essai de Benjamine Weill est son attachement indéniable à ce genre chansonnier. Même si – et on peut le regretter – l'auteurice n'est pas « cantologue » et n'avance aucun argument musical, ni même aucune analyse des prouesses performancielles des artistes qu'elle défend – voix et corps –, même si toute cette dimension de la recherche scientifique actuelle la laisse un peu de marbre, elle emporte notre enthousiasme tant elle connaît intimement les textes qu'elle présente et commente. Le rap est devenu plus qu'incircornable et il est impossible de le laisser se caricaturer : cet ouvrage est exactement fait pour enrayer le processus de dérive capitaliste et faire prendre conscience aussi au public mais peut-être aussi aux artistes, nous l'espérons, qu'ils ont tout à gagner à revenir aux fondamentaux : leur genre est désormais indétrônable et il n'a plus à se faire une place au soleil en prouvant sa valeur par des moulinets ou des insultes, en cédant aux sirènes les plus mercantiles,<sup>7</sup> celles de la vulgarité, de la soumission des femmes, de la violence physique, de l'appât du gain, de l'immoralité, etc.

Joël JULY (Aix-en-Provence)<sup>8</sup>

## Bibliographie

Béthune, Christian : *Le Rap, une esthétique hors-la-loi*. Paris : Éditions Autrement, 1999.  
 Carinos, Emmanuelle / Hammou, Karim (éds) : *Perspectives esthétiques sur les musiques hip hop*. Aix-en-Provence : Presses universitaires de Provence, 2020.

## Notes

- 1 Notons la possible référence à l'anglais « sale » (« la vente », « les soldes ») car justement le propos essentiel de cet essai est de montrer la progressive allégeance du rap à une société du profit dirigée par les majors.
- 2 Bonne élève, ou voulant en quelque sorte racheter sa couverture ou anoblir son propos et donner du crédit à ses arguments, l'auteurice va même jusqu'à proposer la structure parfaite d'une dissertation de concours : trois parties, trois sous-parties et à nouveau une hiérarchisation des idées en paragraphes titrés à l'intérieur de ses neuf sous-parties ; un bel et solide échafaudage ! Par contraste et pour rassurer un lectorat non spécialiste, la langue utilisée par l'auteurice est simple et presque familière, orale, connivente en tous les cas, et ce qui nous intéresse davantage elle prend un soin très didactique à expliciter les termes de marketing, d'analyse littéraire ou ceux,

nombreux et parfois opaques, issus des formes et modes empruntées par le rap. Nous ne résistons pas à dévoiler *verbatim* l'annonce du plan : « Pour le comprendre il nous faudra faire un détour pour appréhender la transplantation du rap arrachée de son arbre hip-hop vers un terreau industriel et libéral puis, nous nous concentrerons sur les effets de cette transplantation et ses symptômes sexistes et racistes. Enfin, nous examinerons avec bonheur toute la diversité occultée par des idoles qui occupent tout le terrain. » (36)

- 3 C'est ce que prouvait encore très bien Christian Béthune en 1999 dans *Le Rap, une esthétique hors-la-loi* en évoquant le passage de la « violence éprouvée à la violence symbolique » (Béthune 1999, 132-146). Également philosophe, Christian Béthune y faisait la part belle aux propos des rappeurs de la première décennie. L'ouvrage de Benjamine Weill serait donc une suite assez remarquable (et en partie contradictoire) des observations très fines de Béthune qui cherchait déjà à sortir le rap des ornières de la banlieue et parlait de cette « poésie contondante » (Quatrième de couverture) qui par ses outrances permettait à la jeunesse de sortir, par cette contre-culture émergente, du *prêt-à-porter* artistique et chansonnier.
- 4 Fine connaisseuse, Benjamine Weill date clairement son propos d'un retournement qui s'effectue autour des années 2010 : là, l'évolution qui était née à partir des premières commercialisations massives de 1995, n'est plus un hasard ni un phénomène. Le rap s'installe pour durer (titre adapté d'un titre d'album de rap célèbre *Conçu pour durer*, engendré dès 1995 par le collectif La Cliqua, et que reprend en sous-titre le recueil de textes dirigé par Emmanuelle Carinos et Karim Hammou *Perspectives esthétiques sur les musiques hip hop*) : « Dévoré par la logique capitaliste, le rap commercialisé s'en fait le meilleur promoteur. Le *rap game* se fait alors terreau fertile pour le consumérisme, l'individualisme et le nihilisme. Jusqu'en 2010, l'industrie musicale voit dans le rap une sorte de mode censée passer dans les années suivantes avec l'arrivée du *streaming*, l'industrie change de regard sur le rap qui s'avère totalement adapté à la nouvelle économie. À partir de là, le rap n'est plus une niche, mais le fer de lance de toute l'industrie. » (118)
- 5 Pour reprendre le style de l'autrice qui truffe son texte de slogans publicitaires, nous dirions qu'il y a deux effets *kiss cool* : après une adhésion « bisounours » aux propos et espoirs de la 3<sup>e</sup> partie, on se retrouve quelque temps plus tard « un chouia » (autre formule que l'autrice utilise) dégrisés et convaincus à nouveau que le grand remplacement capitaliste a eu la peau des efforts désespérés de quelques-uns pour moraliser les pratiques et diversifier la création.
- 6 Notons que cette structure permet à Benjamine Weill de dépasser un clivage chronologique : ni puriste, ni jeuniste, elle navigue et nous fait naviguer entre toutes les périodes du rap. Il ne s'agit pas de valoriser *l'old school* par rapport à une production contemporaine décevante, comme se complaisent à le faire tant de quadras et quinquas nostalgiques. Mais il ne s'agit pas de dire le contraire non plus.
- 7 « Pourtant le rap a conquis le cœur de la jeunesse de notre pays au point que la France est désormais 2<sup>e</sup> consommatrice de rap dans le monde et que les 3/4 des jeunes en sont auditeurs. Résultat plus de la moitié des artistes programmés dans les festivals comme les Vieilles Charrues, Garorock ou encore Solidays sont des rappeurs et rappeuses. » (35)
- 8 Maître de conférences en Stylistique et langue françaises XIX-XXI, CIELAM, Aix-Marseille université, Aix-en-Provence. Membre du réseau de recherches « Les Ondes du monde » : <https://www.lesondesdumonde.fr/>.